



## Les twitts de La Bruyère

Jean-Marie André

[jeanmarieandre.com](http://jeanmarieandre.com)

À Annie V... qui, un soir de repas chinois, m'a présenté Arrias, lui qui « a tout lu, a tout vu », qui se « donne comme universel » ; mais pour La Bruyère, « être infatué de soi et être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit » est « un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu » [1].

### Mais qui est Jean de la Bruyère?

Né le 17 août 1645 à Paris dans une famille roturière du monde des procureurs, il s'inscrit comme avocat au Barreau de Paris après des humanités classiques, des études de Droit Civil et de Droit Canon. En 1673, il achète une charge de Trésorier de France au Bureau des Finances de Caen. Cette charge lui confère l'anoblissement et un revenu de 2 350 livres. En 1684, sur recommandation de Bossuet, le Prince de Condé l'engage comme précepteur de son petit-fils pour la philosophie, l'histoire, la géographie et la mythologie. À la mort du Prince, la Bruyère se voit gratifié du titre de « gentilhomme ordinaire » du Prince, d'une rente annuelle 3 000 livres et de prise en charge des fonctions de secrétaire et de bibliothécaire. Il se démet de son office de trésorier au Bureau de Caen car l'univers culturel de Paris et de Versailles est bouillonnant avec Pascal, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet, Malebranche, Bourdaloue, Saint Simon, Madame de la Fayette, La Rochefoucauld, Boileau, Charles Perrault, Fénelon. Puis ce fut en 1688 les *Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les Mœurs du siècle*. Aux dires des spécialistes, La Bruyère n'est pas, à proprement parler, un écrivain. Un livre et un seul, publié à l'âge de 43 ans, mais quel livre ! Sans nom d'auteur, il sera édité et réédité neuf fois de son vivant, avec à chaque fois des remarques nouvelles. Remarques qui passeront de 420 à 1 120 !

Il laissa à la postérité un seul livre... mais un livre de chevet, un livre de poche à rouvrir dans les moments difficiles, les moments d'attente, les moments de... car le lecteur, allant d'étonnement en étonnement, finit par être happé par les bras « d'une machine d'acier » qui écrase une « chose sous sa patte, puis fait un lourd pas en avant, en écrase une autre [et] continue » [2]... La séquence sur l'homme d'esprit, l'habile homme, l'honnête homme, l'homme de bien, le fat, le sot, le stupide, le ridicule, l'impertinent, le flatteur, en est l'illustration. Mais cette marche à pas lourds et pesants n'a rien à voir avec celle du Commandeur répondant à l'invitation à dîner de Don Giovanni, au dernier acte de l'opéra de Mozart. La Bruyère ne cherche pas à briller. Il dit simplement, sans dogmatisme mais avec modestie, ce qu'il a dit parce que cela doit être dit, sans intention de blesser, ni d'imposer, ni de persuader. Après *Les Caractères de Théophraste traduits du grec*, imitation bien dans l'esprit du temps car « précautionneuse » des Anciens, *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* s'ouvrent sur un « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes » où tout est dit.

Ces *Caractères* lui ouvrent, en juin 1693, les portes de l'Académie Française avec son fameux discours de réception. La tradition exige du nouvel académicien l'éloge du roi Louis XIV, celui de Richelieu qui créa l'Académie, celui de l'académicien décédé laissant son siège 36 vacant et celui des Immortels encore vivants ! Mais certains parleront de manifeste, d'autres de pamphlet. La réponse du Président fut cinglante, Jean Racine « naturel » comparé à Pierre Corneille « moral » menaça de quitter la séance en « claquant la porte ». L'année suivante fut terrible pour La Bruyère qui publia l'intégralité de son *Discours de Réception* avec une *Préface* au vitriol. Il y rapporte les propos de Théobalde (en réalité Fontenelle) qui le jour même de la réception écrivait « je viens d'entendre une grande vilaine harangue qui m'a fait bailler vingt fois et qui m'a ennuyé à la mort ». Dès le lendemain, s'envola à Paris et à Versailles, un air de calomnie digne de celui du *Barbier de Séville* de Rossini. La Bruyère ajoute qu'ils « insinuent que ses *Caractères* sont mauvais et même qu'ils ne sont peut être pas de lui ». « Ils prononcèrent aussi que je n'étais pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre préface tant ils estimaient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées et de faire des transitions ». Puis arrive le grand et pugnace La Bruyère. « Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage si sérieux et si utile ce continuel refrain : *c'est médisance, c'est calomnie ?* Il faut les nommer : ce sont des poètes ; mais quels poètes ? Non, ce sont des faiseurs de stances [...] de ces beaux esprits qui tournent un sonnet sur une absence ou un retour, qui font une épigramme sur une belle gorge, et un madrigal sur une jouissance ».



Il meurt d'apoplexie, « célibataire et pauvre », le 11 mai 1696 à Versailles. Il laisse un héritage financier modeste, 2 000 livres, 500 volumes d'une bibliothèque, déjà pillée quelques années auparavant, et le produit de la vente de ses meubles à ses héritiers, une sœur, un frère et une belle sœur. Après sa mort à l'âge de 51 ans, il y aura plus de 40 rééditions pour le seul XVIII<sup>e</sup> siècle et aussi une publication de ses *Dialogues sur le Quiétisme*. Les contradicteurs de La Bruyère se comptèrent ensuite sur les doigts de la main. Toutefois Charles Dantzig, dans son *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, [3] deux siècles et demi plus tard, finira par en trouver deux, à cette remarque de La Bruyère, « L'on guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer ». Ce fut « On n'a pas dans le cœur de quoi toujours aimer / Et l'on verse des pleurs en voulant trop aimer [...] Mais moi j'ai dans le cœur de quoi toujours aimer/ J'aurais toujours assez de larmes pour pleurer »... pour ces paroles de Charles Dumont chantées par Edith Piaf !

### **Il n'est pas aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis... Des ouvrages de l'Esprit**

Il y a certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vraiment touchés de très belles choses.

La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire ; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.

### **Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelque fois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide ; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé.... Du Mérite Personnel**

De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de près, c'est moins que rien ; de loin ils imposent.

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève que l'on a peine ébauché son ouvrage.

S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire, et s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée.

Il n'y a guère d'homme si accompli et si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

### **J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt deux, et après cet âge, de devenir homme... Des Femmes**

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce et le son de voix de celle que l'on aime.

L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.



L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

Il y a peu de galanteries secrètes. Bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants.

Un homme de la ville est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville un homme de la cour.

Est-ce en vue du secret, ou par un goût hypocondre, que cette femme aime un valet, cette autre un moine et *Dorine* son médecin ?

Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote ; une femme devrait opter.

Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amants que son argent.

Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures et pire que les hommes.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre ; une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune !

Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amants qu'elles ont maltraités par de laids ou de vieux ou d'indignes maris.

Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui s'en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

### **Il y a un goût dans la pure amitié que ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres... Du Cœur**

Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

Celui qui a l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

L'amour commence par l'amour ; et l'on ne saurait passer de la plus forte amitié qu'à un amour faible.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première ; les amours qui suivent sont moins involontaires.

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.



Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudrait.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup de faire, par tout procédé, d'une personne ingrate une très ingrate.

Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige.

Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie.

Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

L'on est pas plus maître de toujours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer.

Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se retrouver seul.

L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

Donner, c'est agir : ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

Si l'on a donné à ceux que l'on aimait, quelque chose qui arrive, il n'y a plus d'occasion où l'on doit songer à ses bienfaits.

Il y du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt ; c'est solliciter.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

Il n'y guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

### **Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun... De la Société et la Conversation**

N'avoir point assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire, voilà le principe de l'impertinence.

Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mère aime son gendre, point sa bru. Tout est réciproque.

Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots ; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

La moquerie est souvent indigence de l'esprit.



Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous ?

Le dédain et le rengorgement dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

L'on peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde sait et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

Il n'y a guère qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rendent les hommes capables de secret.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

### **Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru » ; s'il réussit, ils lui demandent la main de sa fille... Des Biens de Fortune**

Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, et le fait plus tôt remarquer.

Un projet assez vain serait de vouloir tourner un homme fort sot et riche en ridicule ; les rieurs sont de son côté.

À force de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, et presque capable de gouverner.

De tous les moyens de faire sa fortune, le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

Jeune, on conserve pour sa vieillesse ; vieux on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paye de superbes funérailles et dévore le reste.

Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers.

Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

La subtile invention, de faire de magnifiques présents de noces qui ne coûtent rien, et qui doivent être rendus en espèces !

### **Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour: il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était inconnu où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais... De la Cour**

L'on est petit à la cour, et quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, et les grands même y sont petits.

L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans les cours, ou sur l'escalier.

La cour ne rend pas content ; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais forts polis.

L'on va quelquefois à la cour pour en revenir, et se faire par là respecter du noble de sa province, ou son diocésain.

C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre roture, et de n'y être pas gentilhomme.



C'est beaucoup tirer de son ami, si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connaissance.

Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avaient fait monter.

Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne point les faire.

Mille gens à la cour y traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu.

L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y de gens utiles à sa fortune.

Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps ne peut plus d'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux ; et sa chute, en dessous.

La ville dégoûte de la province ; la cour détrompe de la ville, et guérit de la cour.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

**Une belle ressource pour celui qui est tombé dans la disgrâce du prince, c'est la retraite. Il lui est avantageux de disparaître plutôt que de traîner dans le monde le débris d'une faveur qu'il a perdue et d'y faire un nouveau personnage si différent du premier qu'il a soutenu... Du Souverain ou de La République**

Une belle ressource pour le favori disgracié que de se perdre dans la solitude et ne plus faire parler de soi, c'est d'en faire parler dans quelque belle entreprise

Il n'y a point de patrie dans le despotique ; d'autres choses y suppléent : l'intérêt, la gloire, le service du prince.

Le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain.

Rien ne fait plus d'honneur au prince que la modestie de son favori.

Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'État avec ceux du Prince.

Nommer un roi PERE DU PEUPLE est moins faire son éloge que de l'appeler par son nom ; ou faire sa définition.

**À quelques uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté et la fourberie d'esprit... On ne trompe point en bien ; la fourberie ajoute la malice au mensonge... De L'Homme**

Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort.

Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère : est-on sûr d'avoir, on tempore, on parle, on capitule.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie ;

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'apprécier que de la souffrir.

L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse ; c'est-à-dire qu'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.



La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir et il oublie de vivre.

Les enfants n'ont ni passé, ni avenir, et, ce ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

Le récit de ses fautes est pénible ; on veut en charger quelqu'un d'autre : c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur.

L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusqu'aux petites gens du peuple.

Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent et font mieux sentir l'infortune des proches et amis.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

Tout l'esprit qui au monde est inutile à celui qui n'en a point : Il n'a nulles vues, et il est incapable de profiter de celles d'autrui.

L'esprit s'use comme toutes choses ; les sciences sont ses aliments, elles le nourrissent et le consomment.

Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles ; ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

Les haines sont si longues et si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort, dans un homme malade, c'est la réconciliation.

C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

Une trop grande négligence comme une excessive parure dans les vieillards multiplient leurs rides, et font mieux voir leur caducité.

Un vieillard est fier, dédaigneux, et d'un commerce difficile, s'il n'a pas beaucoup d'esprit.

Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croit assez heureux, qu'un homme modeste qui se croit trop malheureux.

La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

Si l'homme sait rougir de soi, quels crimes, non seulement cachés, mais publics et connus, ne s'épargnerait-il pas !

Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusque où ils pourraient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

**Tel à un sermon, à une musique, ou dans une galerie de peintures, on a entendu à sa droite et à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentiments précisément opposés. Cela me ferait dire volontiers que l'on peut hasarder, dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon et le mauvais ; le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres. L'on ne risque guère davantage d'y mettre le pire : il a ses partisans... Des Jugements**

L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement et le dégoût se suivent de près.

Les grandes choses étonnent, et les petites rebutent ; nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude.

Deux choses, toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.



La faveur des princes n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas.

La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes est souvent la vérité.

Un sot est celui qui n'a même pas ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, rebute, dégoûte. L'impertinent irrite, offense : il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre.

Si le fat pouvait craindre de mal parler, il sortirait de son caractère.

Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

Le sot est embarrassé de sa personne ; le fat a l'air libre et assuré ; l'impertinent passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

L'homme ridicule est celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère.

L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices ne sont pas scandaleux.

L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint, ni un faux dévot et qui s'est borné à n'avoir que la vertu.

L'habile homme cache ses passions, entend ses intérêts, y sacrifie beaucoup de choses et a su acquérir et conserver du bien.

La grossièreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres.

Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur en politique.

Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués et où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur et la vie.

Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, sont les diamants et les perles.

**Il y déjà longtemps que l'on « désapprouve » les médecins, et que l'on s'en sert ; le théâtre est la satire ne touchent point à leurs pensions ; ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlements et dans la prélature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades ; il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point. Tant que les hommes pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé. De Quelques Usages**

Un bon médecin est celui qui a des remèdes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade.

La témérité des charlatans et leurs tristes succès, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse et la roture, et a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands princes par une extrémité et par l'autre au simple peuple.





Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout qui n'est pas vertueux ; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

Le devoir des juges est de rendre la justice; leur métier, de la différer. Quelques uns savent leur devoir, et font leur métier.

### De la Chaire

Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre : il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

L'on a eu de grands évêchés par un mérite de chaire qui présentement ne vaudrait pas à son homme une seule prébende.

L'orateur cherche par un discours un évêché ; l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

### De la Mode

De quoi n'est point capable un courtisan dans la vue de sa fortune, si pour ne pas manquer il devient [faux] dévot.

Celui qui a pénétré la cour connaît ce que c'est que vertu et ce que c'est que [fausse] dévotion : il ne peut plus s'y tromper.

### Des Esprits Forts

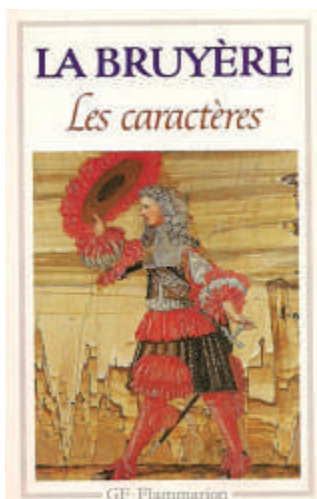
Jusqu'où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal.

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence.

Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause : ce qui répugne, s'il n'est lui-même la justice et la vérité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

**Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne ;  
et si on les goûte, je m'en étonne de même...**

**Tel sera, en 97 signes espaces compris, le mot de la fin de la série *Les Twitts de...***



### Références

1. La Bruyère. Les Caractères. Arrias... p150-151, N° 72, GF-Flammarion Préface et chronologie réalisées par Robert Pignarre.
2. La Bruyère. Les œuvres complètes. La Pléiade [texte établi par J. Benda : Les caractères, les Dialogues posthumes du Sieur de la Bruyère sur le Quiétisme et les Lettres de la Bruyère]
3. Charles Dantzig. Dictionnaire égoïste de la littérature française. 2005 Ed. Grasset.